

Ma langue d'Oc

Pierre Sansot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/262>

DOI : [10.4000/corpsetculture.262](https://doi.org/10.4000/corpsetculture.262)

ISSN : 1777-5337

Éditeur

Association Corps et Culture

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1995

ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Pierre Sansot, « Ma langue d'Oc », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 1 | 1995, mis en ligne le 11 mai 2007, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/262> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpsetculture.262>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© tous droits réservés

Ma langue d'Oc

Pierre Sansot

- 1 Je n'avais pas une vocation particulière à m'installer dans le Languedoc. J'avais passé mes premières années dans le Lot et Garonne et sur la Côte d'Azur. Or, l'on prétend qu'un être désire revenir en son pays natal. J'avais rêvé d'autres paysages que j'ai reconnus comme miens quand je les ai traversés : la Haute-Savoie, un certain Paris populaire. Il se trouvait que le Languedoc ne figurait pas au nombre de ces pays préférés avant d'avoir été approchés.
- 2 Les circonstances ont voulu que j'habite Narbonne et ce fut sans difficultés. Je me suis senti très vite en accointance avec certains territoires de ce Languedoc et je ne prétends pas, loin de là ! qu'ils le représentent dans sa totalité. Sans doute, mes préférences vont-elles aujourd'hui à l'encontre des projets des aménageurs- qu'ils se rassurent ! Je ne conteste pas tout à fait leur légitimité à modifier l'ordre des choses-, car ils ne peuvent rien sur mon Midi, celui qui ne s'évanouira jamais de ma mémoire et dont je vais, durant mes dernières années parfaire les contours.
- 3 Le Languedoc se donnait à moi comme l'une des extrémités de la France, au même titre que la Bretagne, le Nord, l'Alsace, mais d'une manière qui lui était propre. C'était pour moi, par certains de ses côtés, un territoire colonial. Je ne veux pas dire que le Pouvoir central avait colonisé cette partie du Sud. Il s'agit d'une façon de le percevoir : j'avais le sentiment de pénétrer dans une terre africaine, encore sauvage, soumise aux vents qui soulèvent le sable et déplacent les paysages, insouciant des apports de la modernité. Par exemple, la Côte d'Azur constituait une Riviera, une rivière de casinos, de diamants, le pourtour de batailles de fleurs; la résidence de millionnaires anglais ou américains (à l'époque l'on était millionnaire et non milliardaire). Au contraire lorsque nous touchions la côte languedocienne, nous redécouvriions une eau immémoriale que les Grecs, les Phéniciens, les Barbaresques avaient sillonnée avant nous et qui leur appartenait encore. Le soleil n'y était pas une immense lampe de bronzage mais un astre qui brûle, puis dessèche, qui assoiffe, dont il faut se protéger. Il aurait été impropre de prononcer à leur propos le terme de plages : plutôt des dunes, des étangs, une végétation battue par le vent, quelques cabanes solitaires, des silhouettes mal

définies, des routes défoncées qui mettaient à mal les véhicules archaïques qui s'y aventuraient.

- 4 J'eus la surprise et le bonheur de me découvrir compagnon, peut-être le rival d'Ulysse, de me reconnaître africain, observateur d'une France dont je m'étais exilé, ayant peine à croire qu'il existait des châteaux au bord de la Loire, et à Paris une Tour Eiffel et une Alsace où l'on dévorait, jusqu'à plus faim, d'immenses choucroutes.
- 5 Je me souviens des moustiques disparus avec d'autant plus d'émotion qu'ils m'épargnaient et réservaient leurs morsures aux autres, aux étrangers à la peau bizarrement blanche ou blondasse ou rougie par le soleil. Les moustiquaires, les portes à double linteau, toutes sortes de précautions quand venait le soir vous rappelaient leur existence et donnaient à cette architecture une tonalité singulière, à nouveau coloniale. Il nous manquait seulement l'alcool et le palu.
- 6 Je ne dédaignais pas l'arrière pays, tout aussi anachronique, non point excentré dans l'espace mais cette fois dans le temps : de petites routes buissonnières qui, dans leur vacance, ruisselaient de toutes parts. A peine saluées, de temps à autre, par un cycliste ; des châteaux extravagants conçus au début du siècle et qui répétaient du gothique, de la Renaissance, du Louis XII, un ondoisement de plants, de ceps, de feuilles qui, le moment venu, roussiraient, des vignobles qui allaient mourir en mer. Ce pays avait été riche et, cependant, il n'inclinait pas à la désolation. Il leur demandait seulement de vivre autrement, de me détourner du charivari dans lequel mon époque semblait se complaire.
- 7 Quand j'avais davantage de courage, je me confrontais à un paysage plus rude, l'un des plus rudes que je connaisse et qui n'admet aucune complaisance, du côté des Corbières ou encore plus loin, des Cévennes. Il n'était pas grandiose à la manière de nos Alpes, mais sublime, car exigeant, ne souffrant pas la compromission, inhabitable matériellement, donc habitable par notre seul regard quand il se permet d'être hautain, par les mots d'un poète, par les dieux quand il leur prend l'envie de séjourner parmi nous.
- 8 Il se produit chez certains hommes une complicité entre les lieux et les hommes à tel point qu'ils se comprennent les uns par les autres : les lieux auraient exigé ces hommes-là et à l'inverse les hommes auraient reçu pour vocation de témoigner de la terre dont ils procèdent. Tel n'est pas mon cas. Je trouve dans le Languedoc et plus précisément dans le calme d'une petite ville comme Narbonne le détachement qui me permet d'écrire. Je conçois l'écrivain comme une sorte de retraité, comme un individu qui taille des crayons, range des papiers, s'invente des histoires tandis qu'il tisonne le feu ou qu'il surveille la cuisson d'un plat qui mijote sur un fourneau en fonte.
- 9 D'autres que moi trouvent leur inspiration dans la surexcitation des grandes villes. Il faut que leurs sens, leurs esprits s'enfièvent, qu'ils aient le sentiment d'avoir à rattraper, par la plume, un monde qui va de plus en plus vite. Quant à moi, lorsque dans cette quiétude je sommeille et que je ronronne avec trop de délectation, je prends la route qui mène vers les plateaux, là où le vent souffle dur et froid, là où mes pas rejaillissent des rochers. J'ouvre à nouveau les yeux. Je respire un air plus salubre. Je réapprends qu'il faut en ce monde faire front, avec des mots si l'on ne dispose pas d'une autre arme. Je prends de la hauteur. Je m'enivre de l'allégresse de ma course. Je dispose à nouveau d'un avenir. Je conçois des projets. Je dois avec des pages ordonner et

resserrer cette distance intérieure que le froid a fait naître- sous peine de céder au vertige-

- 10 En état d'écrire (avec plus au moins de bonheur) je fabule autour de ce qui m'est donné dans cet instant-là. Une ville capitale de la douleur et de la joie - et c'est la "Poétique de la ville" (chez Klincksieck) -. Une France à la peau douce, au timbre clair, prévenante à l'égard de ceux qui l'habitent et c'est "La France sensible" (chez Champ Vallon). Une école primaire de la III^e République avec ses objets fétiches et ses figures emblématiques dans mes "Cahiers d'Enfrance" (Ed. Champ Vallon).
- 11 Il y a donc là une forme d'évasion sur laquelle je me suis parfois interrogé et qui demeure à mes yeux obscure. Ai-je besoin d'un certain éloignement ? J'ai toujours été au fond un être de l'absence. Cette ville dont j'ai parlé, je m'y conduisis comme un promeneur solitaire qui, du dehors, épiait ce qui se passait en elle. Cette enfance légendaire sur laquelle j'ai écrit, elle demeure si incertaine que je la rêve plus que je ne me la remémore. En revanche le proche, le tout proche, se confond avec ma chair. Si je me mettais en tête d'en parler, j'aurais l'impression de me dénuder et de me donner en spectacle. Peut-être s'agit-il des ultimes manifestations d'une pudeur juvénile ? Peut-être aurais-je un jour le courage de surmonter cette sorte de réserve et de m'exposer en parlant de Lui et de moi à travers Lui.

AUTEUR

PIERRE SANSOT

Université Paul Valéry-Montpellier